

Comment on élit un pape

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **16 (1878)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184679>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 23 Février 1878.

Le passage à Lausanne de M^{lle} Agar, et les nouvelles marques d'admiration qui lui ont été données dans la représentation de *Rodogune* par une salle comble, nous fournissent l'occasion de publier ici quelques détails biographiques peu connus et montrant comment la grande tragédienne, qui n'est pas juive, ainsi qu'on le croit généralement, a débuté dans la carrière dramatique.

Florence-Léonide Charvin, dite *Agar*, est née à Saint-Claude (Jura), le 18 septembre 1836. Après avoir reçu une bonne éducation de famille, elle vint à Paris vers 1853, légère de fortune, mais forte de courage et de volonté. Elle commença par donner des leçons de piano ; puis, sachant qu'elle avait de la voix, elle la travailla et chanta dans les cafés-concerts (café du *Géant* et café du *Cheval-Blanc*), où elle gagna 5 fr. par soirée d'abord, puis 15 fr.

Lors de la guerre d'Italie, le théâtre Beaumarchais, voulant célébrer *Solferino*, commanda une cantate de la *France*, personnage allégorique, devait interpréter. Cette France, on alla la chercher au café du *Cheval-Blanc*, et la jeune Franc-Comtoise, un drapeau tricolore à la main, parut sur un théâtre pour la première fois. Son regard plein d'expression, son teint mat, ses traits réguliers et fortement accentués, ses narines bien dilatées, sa taille bien prise, son maintien sculptural, sa majestueuse beauté, tout cela formait un ensemble étrange qui appelait la sympathie.

On parla d'elle et on l'encouragea à désertir le chant pour la déclamation. Elle alla trouver le professeur Ricourt, qui, après l'avoir toisée des pieds à la tête, lui dit : « C'est bien toi, la grande tragédienne que j'ai toujours rêvée ! Mais sais-tu seulement qu'il y a trois cents manières de prononcer le mot *oui*?... Tu ne réponds pas ? Tu fais bien ; cela prouve que tu es modeste ; je me charge de toi. D'abord, tu vas me lâcher ton nom de Léonide Charvin ; tu t'appelleras Agar. Après Rachel, toutes les tragédiennes doivent prendre leurs noms dans la Bible. »

Le 18 décembre 1859, Ricourt la faisait essayer, à l'Ecole lyrique de la Tour-d'Auvergne, le personnage de Maritana, dans *Don César de Bazan*. Le

6 mars 1860, elle y jouait les deux premiers actes de *Phèdre*.

A cette époque, Agar était devenue une artiste de talent. L'Odéon la prit à l'Ecole lyrique, la Porte-St-Martin la prit à l'Odéon, le Théâtre-Français la prit à la Porte-St-Martin, qui la reprit au Théâtre-Français, etc., etc. Jamais Belle-Hélène ne fut plus disputée que celle-là.

En janvier 1869, Agar entra à l'Odéon, où elle joua dans le répertoire tragique. Le rôle de la courtesane Sylvia, du *Passant*, la mit tout à fait en évidence ; elle y obtint auprès de M^{lle} Sarah Bernhard un éclatant succès. Quelques mois plus tard, elle fut admise de nouveau au Théâtre-Français ; mais elle trouva peu d'occasion de produire son beau talent.

Pendant le siège de Paris, Agar donna ses soins aux blessés dans une ambulance. Sous la Commune, et sur l'invitation d'Edouard Thierry, elle alla réciter des vers dans un concert donné aux Tuileries au bénéfice des veuves et des orphelins. Cette simple participation à un acte de charité lui fut, plus tard, odieusement imputée à crime par les journaux de la réaction. En 1872, elle quitta le Théâtre-Français — où elle va, dit-on, rentrer prochainement — et se mit à voyager. C'est à cette circonstance que nous devons l'heureuse chance d'avoir eu plusieurs fois cette grande artiste sur notre petite scène.

COMMENT ON ÉLIT UN PAPE.

Les journaux ont beaucoup parlé ces temps-ci des formalités relatives à la récente réunion des cardinaux chargés de l'élection d'un nouveau pape ; mais comme plusieurs de ces formalités, rigoureusement observées à l'origine, tendent à se simplifier, nous croyons rester dans le vrai en donnant à nos lecteurs un narré de ce qui eut lieu lors de l'élection de Pie IX, car il est très probable qu'il a été procédé de même pour son successeur. Ce narré est dû à la plume d'un de nos compatriotes qui se trouvait alors à Rome :

« J'ai été visiter, dit-il, toutes les chambres du Quirinal¹ que devaient occuper les cardinaux qui formaient le conclave pour l'élection d'un nouveau pontife, et j'ai vu ainsi toute la distribution intérieure du bâtiment. Les chambres étaient très convenables, mais simples pourtant, et c'étaient des cellules, dans ce sens que ceux à qui elles étaient destinées n'en pourraient sortir que pour se rendre à la chapelle des scrutins. Cette chapelle des scrutins où se réunissent les cardinaux, bien souvent à plusieurs reprises avant de pou-

¹ Cette fois-ci, le conclave s'est réuni au Vatican.

voir tomber d'accord (car il ne doit pas y avoir d'entente préalable entr'eux) est à deux rangs de baldaquins. La place ou fauteuil assigné à chaque électeur est surmonté d'un léger baldaquin.

« Lorsque ces *Emminences* ont franchi le seuil du palais, toutes les portes en sont closes, et l'on remplit d'un travail léger de maçonnerie celle qui, du 1^{er} étage, conduit au balcon qui domine la grande place de *Monte-Cavallo*. Ces messieurs n'ont dès lors plus aucune communication avec le monde extérieur: le conclave est formé. Autrefois, le dîner des cardinaux leur était amené en grande pompe dans leur voiture de gala; aujourd'hui cela se fait très simplement; mais il existe toujours, à la seule ouverture qui sert dans cette circonstance, un prélat qui visite scrupuleusement ces aliments, afin de s'assurer qu'aucun billet corrompue ne cherche à s'introduire furtivement dans le saint lieu. Je crois même que son autorité et ses obligations vont j'usqu'à pouvoir et devoir partager le pain et autres comestibles de quelque volume.

« Dès l'ouverture du conclave jusqu'à sa clôture, la place du Quirinal est remplie d'une foule compacte dont les yeux sont fixés sur un seul et même point, c'est-à-dire sur le bout d'un tuyau de poêle d'un pouce et demi au plus de diamètre, et qui dépasse la muraille d'un demi-pied environ.

« L'élection du nouveau pontife étant reconnue canonique par le concours des deux tiers des votes du Sacré-College, recueillis à portes closes dans la chapelle des scrutins, une cloche intérieure appelle deux premiers maîtres des cérémonies, le sacristain du Sacré-Palais et le secrétaire du conclave. Ceux-ci se réunissent au cardinal-doyen, au cardinal *camerlingue*, sorte de chambellan qui règne *ad intérim* pendant les vacances du *Saint-Siège*, au cardinal premier prêtre et au cardinal premier diacre. Tous se rendent auprès du nouvel élu et se rangent devant sa table; puis le cardinal doyen l'interroge et lui demande s'il accepte la dignité de Souverain-pontife. La réponse étant affirmative, l'élection est parfaite. Les cardinaux ayant pris part au conclave abaissent leurs baldaquins; celui de l'élu reste seul élevé. Le même doyen demande ensuite au nouveau pontife de quel nom il a fait choix. Lorsque ce nom a été décliné, l'un des premiers maîtres de cérémonie formule à haute voix l'acte de l'élection et de l'acceptation, et les deux premiers diacres invitent le pape à se rendre dans la sacristie contiguë pour y revêtir les habits de sa nouvelle dignité. Il s'y rend, entre deux cardinaux et suivi des *camériers*, du sacristain et du secrétaire du Sacré-College, et il y trouve ses deux conclavistes, c'est-à-dire les deux ecclésiastiques qui l'ont servi pendant le conclave.

« A la sacristie se trouvent préparés des habits complets de trois diverses grandeurs; le *camérier* conclaviste choisit celui qu'il estime convenir à la taille du Souverain-pontife, et l'en revêt. Ce costume se compose de bas, d'une culotte et d'un collet de soie blancs, de souliers de même étoffe sur lesquels est brodée une croix d'or, d'une soutane blanche, d'une ceinture de soie blanche avec flocons d'or, d'un rochet garni de dentelles, d'une aumusse rouge, d'une étole de satin rouge brodée d'or, d'une calotte blanche. On dit que les conclavistes et prélats qui assistent à cette toilette, éprouvent une certaine émotion secrète, attendu que le Saint-Père peut, lorsqu'il ôte sa barrette rouge pour se couvrir de la blanche, faire un cardinal d'un des assistants en lui plaçant sur la tête celle qu'il délaisse.

« Ainsi vêtu, le pape retourne à la chapelle des scrutins, où les cardinaux lui rendent les premiers hommages, et où le *camerlingue* lui présente l'*anneau du pêcheur*, que le pape remet au premier maître des cérémonies pour qu'il y fasse graver le nom qu'il a pris.

« Cet anneau est ainsi nommé par ce que l'apôtre saint Pierre est représenté sur le chaton au moment où il retire le filet des pêcheurs. Retiré du doigt du St-Père par le *camerlingue* au moment du décès, il est brisé à la première réunion des cardinaux, qui a lieu le lendemain.

« Lorsqu'il a reçu ces hommages, les cardinaux premier et second diacres partent de la chapelle et se rendent sur le

balcon extérieur pour annoncer l'élection au peuple assemblé; car à peine est-elle admise, le maçon et autres ouvriers du conclave démolissent la muraille légère qui défendait l'accès du balcon du palais Quirinal.

« Il faut voir les trépignements de cette foule impatiente à chaque coup de marteau qui détache une pierre.

« Arrivés sur le balcon, où un immense hurra les salue, le premier diacre se place d'un côté avec la croix, et le second au milieu. Celui-ci annonce alors à haute voix le grand événement. Puis il jette au peuple le billet qui contient cette annonce. Presque au même instant où le cardinal s'adresse à la foule assemblée sur la place qui fait face au palais Quirinal, toutes les cloches des nombreuses églises de la ville, de concert avec le canon du *Castel St-Angelo*, portent la nouvelle à toute la population des Etats romains; et c'est ordinairement dans ce moment et lorsque le *Castel St-Angelo* arbore les étendards aux armes du nouveau pontife, que celui-ci paraît sur le balcon et donne sa bénédiction à la multitude.

« J'allais oublier de dire pourquoi les regards sont fixés du matin au soir et pendant tout le temps que dure le conclave, souvent plusieurs jours, sur un bout du tuyau du poêle. C'est que, lorsqu'un cardinal a enfin pu réunir les deux tiers des suffrages, les billets sont brûlés dans un petit poêle placé dans la chapelle des scrutins, et la première fumée qui sort de ce tuyau est celle des billets enflammés, de sorte que sa vue équivaut à la nouvelle officielle que l'élection est faite.

« Le couronnement a lieu dans la magnifique église de St-Pierre. Pendant la cérémonie, les salves de l'artillerie du *Castel St-Angelo*, les mortiers de la garde suisse et les fanfares militaires répondent aux chants sacrés. C'est au sortir de la chapelle de St-Grégoire, appelée chapelle *Clémentine* du nom de Clément VIII qui la fit construire, et qui se trouve dans l'église même, que j'ai vu le premier détail qui m'a frappé; le voici: lorsque le Souverain-pontife sort de la chapelle pour se rendre au grand autel, qui est à une distance considérable, il trouve sur son chemin un maître des cérémonies à genoux, tenant en main une canne argentée, qui se termine en forme de binet à trois pointes entre lesquelles on a placé une poignée d'étoupes, auxquelles un clerc de chapelle met le feu au moyen d'une bougie. Alors le maître des cérémonies chante ces paroles en élevant la canne enflammée: *sancte pater, sic transit gloria mundi*. Et ceci se répète jusqu'à trois fois sur le passage du pape.

Une circonstance qui a été pour moi saisissante, est l'acte du placement de la tiare (la triple couronne) sur la tête du *Souverain-pontife* ému, dont les larmes coulaient abondamment.

Le cardinal second diacre découvrit le pape, qui était mitré, et le premier diacre prenant la tiare des deux mains, la lui plaça sur la tête en disant: *Accipe tiaram Aribus coronis ornatam, et scias te esse patrem principum et regum rectorem orbis in terra vicarium Salvatoris nostri Jesu-Christi, cui est honor et gloria in sæcula sæculorum.*

« Reçois la triple couronne et sache que tu dois être le père des princes et des rois, le gouverneur du monde et sur la terre, le représentant de notre Seigneur Jésus-Christ, auquel soit honneur et gloire aux siècles des siècles »

La crise qui a sévi pendant assez longtemps chez nous, a particulièrement atteint la classe ouvrière, qui en souffre encore, malgré les nombreux chantiers que l'on a ouverts de toutes parts pour lui donner du travail. Aussi, pendant les derniers mois de l'année écoulée, les heureux qui pouvaient obtenir de l'occupation, la faisaient-ils durer aussi longtemps que possible, ce qui ne faisait pas toujours le compte du patron.

On raconte à ce sujet un plaisant tour d'un propriétaire de vignes des bords du Léman.